

Université d'été du GREX

« Croire » à Saint Eble 2007, un bon cru !

Maryse Maurel

Alors, à Saint Eble, que s'est-il passé ? Quel était le thème de travail de notre Université d'Été 2007 ? Comment ça s'est passé ? C'était bien ? Comment avez-vous travaillé ? Et que nous ramenez-vous ? Ça fera du grain à moudre ? Il a fait beau ? Vous avez eu froid ? Vous étiez nombreux ? Voici quelques unes des questions, parmi tant d'autres, que se posent les malheureux et les malheureuses qui n'ont pas eu la chance de pouvoir venir à Saint Eble cette année. Voici quelques impressions et quelques informations. pour répondre un peu à leur curiosité en attendant les articles bien solides et bien construits qui viendront par la suite, je n'en doute pas. Je ne serai pas exhaustive. J'écris ce compte-rendu de mon point de vue, je parle de ce qui a été important pour moi, je privilégie le travail de mon petit groupe²⁰ en espérant que les autres petits groupes écriront, eux aussi. Les échanges électroniques que j'ai eus, depuis mon retour de Saint Eble avec Claudine, Mireille, Nadine et Pierre m'ont aidée à clarifier certains points pendant le travail d'écriture.

Ça pourrait commencer par « Il était une fois, par une belle journée de la fin du mois d'août 2007, à Saint Eble... , Saint Eble, vous savez ce joli petit village où, chaque fin d'été de drôles de gens débarquent chez Vermersch et s'enferment pendant quatre jours dans la bergerie. Que peuvent-ils bien y faire ?

Ecoutez, ça commence...

Nous sommes arrivés à Saint Eble en milieu de journée, ce lundi 27 août 2007, il faisait chaud, très chaud. Nos tenues étaient encore estivales, débardeurs, chemisettes, sandales. Rassurez-vous, dès le lendemain, tout est revenu à la normale avec un bel orage qui a ramené la fraîcheur. Nous avons sorti des sacs les chaussettes, les pulls et les polaires et nous avons fermé les portes et les fenêtres de la bergerie. Au petit village GREX du camping de Langeac, sur les bords de l'Allier, il manquait Maurice et Jacques.

A Saint Eble, nous n'étions que seize participants, pour cause de rentrée précoce et autres raisons. Les dates de la prochaine Université d'été sont déjà fixées (du 25 au 28 août 2008), mais nous en discuterons peut-être à Paris, lors du prochain séminaire, en présence de ceux et celles qui n'ont pas pu venir à Saint Eble.

Lundi 27 août, 15 heures, nous sommes dans le plaisir de nous retrouver. Embrassades et premiers échanges à bâtons rompus dans la véranda, premiers cafés, nous parlons de ceux qui ne sont pas avec nous. Vers 15h30, nous sommes donc quinze participants autour de Pierre, dans la bergerie. Nous attendons avec impatience que Pierre dévoile le thème de travail de ces quatre journées. Le silence se fait. Attente. Silence. Confiance.

1. L'organisation du travail de co-recherche

1.1. Temps de présentation du thème et de l'objet d'étude

Pierre rappelle son intérêt pour les effets perlocutoires. Deux articles sont parus récemment dans *Expliciter* :

²⁰J'ai eu le plaisir de partager ces journées avec Nadine Faingold, Claudine Martinez et Mireille Snoeckx. Les parties concernant la méthodologie de co-recherche et les questions de recherche issues de l'université d'été veulent faire une synthèse provisoire des retours en grand groupe. J'espère être suffisamment fidèle aux propos qui ont été échangés dans le grand groupe et ne pas déformer ceux que j'ai choisi de rapporter ici..

Expliciter n° 64, *Analyse des effets perlocutoires*.

Expliciter n° 65, *Les fonctions des questions*.

Cela fait un certain temps que nous travaillons, directement ou indirectement, sur l'effet des questions dans l'entretien d'explicitation. Quel est l'effet des relances ? Et plus généralement, qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots ?

En l'état actuel, nous pouvons distinguer trois types d'effets perlocutoires :

l'ordre, le commandement (demander)

la persuasion (convaincre)

l'induction ou commande enrobée (induire)

Les linguistes s'occupent bien de l'étude et du classement des actes de langage, mais que se passe-t-il après l'énonciation ? Convaincre, c'est chercher à avoir un effet sur le « croire » de l'autre. Pour comprendre ce qui est modifié chez le destinataire du discours; il faut comprendre et savoir décrire le fait de croire. Comment pouvons-nous décrire un « croire » ? De quoi est fait ce « croire » ?

Voilà notre travail à Saint Eble cette année, nous devons chercher à décrire le « croire ». Attention, nous n'allons pas viser les croyances, qui sont les contenus du « croire », c'est-à-dire ce qui est cru (j'arrête de mettre des guillemets, disons que l'objet de notre travail est la description de croire). Les praticiens (de la PNL par exemple) s'occupent bien de nos croyances, ils savent nous accompagner pour les mettre à jour, ils savent nous les faire modifier quand elles sont limitantes, ils savent les prendre comme point d'appui quand elles sont positives. Il y a beaucoup de littérature sur ce sujet, il y a des typologies de croyances, il y a des techniques spécifiques pour travailler sur les croyances. Mais ce n'est pas notre objet ici. Ce qui nous intéresse c'est le croire. Nous avons pour but la description psycho phénoménologique du croire. Comment l'approcher, le viser ? La littérature oppose croyance et savoir. Cette opposition est-elle pertinente dans le cadre de la psycho phénoménologie ? Le fait de croire est-il plutôt un acte, un état ou autre chose ? Comment en donner les propriétés ? Quelles sont les catégories qui permettront d'en rendre compte ? A nous de trouver les stratégies de travail, les bonnes situations, les bonnes relances et les bonnes catégories. A nous d'organiser notre approche du croire.

Résumons donc, nous n'allons pas travailler et questionner les croyances, nous allons prendre pour objet *le rapport subjectif que j'entretiens à ce « croire », à ce « je crois », nous allons viser la description psycho phénoménologique de la nature de la relation à ce « je crois »*. Autrement dit, nous allons chercher à obtenir la description de la subjectivité du fait de croire, le « *je crois* » tel qu'il est présent dans une situation spécifiée où ce mot prend tout son sens pour moi.

1.2. Temps de remplissage conceptuel

Comme d'habitude, nous prenons un temps pour échanger sur ce que nous savons sur le sujet et pour commencer à nous approprier le thème de travail. Pierre nous dit peu de choses, si ce n'est qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait dans la littérature existante. Mais il nous en dira peut-être plus dans son prochain article. Nous, les autres, nous ne parlons pas beaucoup car il me semble que nous ne connaissons pas grand chose. Le temps de quelques échanges (une petite heure) et nous passons à la phase suivante.

Je retiens l'information que nous donne Pierre. Chaque croyance a un critère, c'est-à-dire quelque chose qui fait qu'on l'adopte (vrai parce c'est prouvé, argumenté ; juste en référence à un corpus politique, moral, religieux ou encore sensoriel comme un son juste ; bon pour moi parce que cohérent avec l'ensemble de mes autres croyances, beau selon mon sens esthétique personnel, etc.). Le critère de la croyance est ce qui fonde mon croire, « croire à », « croire en », « croire que », « croire X ». Nous adoptons une croyance quand un critère personnel est satisfait. A toutes nos ressources personnelles sont attachées des croyances.

1.3. Temps de remplissage intuitif

Pierre nous propose de prendre le temps de laisser venir et de noter par écrit trois exemples de situations spécifiées qui sont reliées à « croire » (pour moi), où « je crois » prend tout son sens (pour moi).

Je me mets au travail, les exemples viennent facilement.

Le premier exemple qui arrive est celui que je présenterai au grand groupe après le temps de travail

personnel, je le désignerai par *Gabriel et la lune*. Je donne cet exemple parce que la discussion qui a suivi sa présentation a été lumineuse pour moi par rapport aux dérapages possibles. Elle m'a permis de bien cerner l'objet de la recherche.

Gabriel et la lune

Gabriel est un petit garçon de cinq ans. L'un de mes petits enfants. Il est chez moi pendant la deuxième quinzaine de juillet. Un soir, vers 20h, son frère Antoine, trois ans, attire notre attention sur la lune qu'on voit déjà, basse sur l'horizon et blanche sur le ciel bleu. C'est le premier quartier. Nous parlons de la lune. Quelques jours plus tard, nous rentrons d'un spectacle, il est presque minuit, je couche les petits garçons et je monte dans ma chambre. De la terrasse, je vois la lune, elle est pleine, elle est superbe. Je redescends et je propose aux enfants, qui ne sont pas encore endormis, de venir sur la terrasse voir la lune avec moi. Gabriel dit « Au début de la nuit, la lune est petite ; au milieu de la nuit, elle est grande ; avant le matin, elle est encore petite. ». Je dis que non, que la lune reste grande ou petite de la même façon toute la nuit. Gabriel conteste. Je dis qu'on peut l'expliquer et je commence à expliquer les phases de la lune. Gabriel dit « Ah oui, maman me l'a déjà raconté et expliqué avec des oranges ».

Le croire que je vise dans cette situation est mon croire, c'est-à-dire le fait que je crois que *la lune est dans la même phase toute la nuit*. Dans ma subjectivité, je ne distingue pas le croire ou le savoir dans cette situation spécifiée (en tout cas, c'est ma première impression). Si je le crois, c'est que d'une part je peux en apporter la preuve conceptuelle par les positions relatives de la lune, de la terre et du soleil et que, d'autre part, j'en ai fait maintes fois l'expérience : j'aime la nuit et j'adore regarder la lune. Et je suis dans une certitude absolue. (Pour information, mes deux autres croire étaient: *je crois que les élèves peuvent apprendre*, et *je crois que, en cours de mathématiques, il est bon de remplacer l'autorité externe du maître par l'autorité interne des mathématiques*). L'évocation des situations spécifiées associées à ces trois croire a induit chez moi des états internes différents dont je ne sais pas, à ce moment-là, dire la différence avec des mots. Je peux seulement dire que les trois situations ont un goût différent. Quelles sont les propriétés de chacun de ces croire ? Aucun remplissement à ce stade. La seule chose certaine pour le moment est que leurs critères sont différents : la conjugaison de la preuve et de l'expérience pour la première, l'efficacité pour la deuxième (comme un pari pascalien), l'aboutissement d'un long travail d'élaboration théorique et de recherche pour la troisième. A ce moment-là, je ne sais pas travailler sur mon croire - en auto explicitation - pour le décrire et en donner les propriétés, je ne vois même pas et je n'imagine même pas ce que pourraient être les propriétés d'un croire.

1.4. Premier retour en grand groupe

Je me propose pour présenter l'histoire de *Gabriel et la lune*. Il me semble que les échanges qu'elle a suscités ont été intéressants et éclairants. Surtout parce qu'ils nous ont montré les chemins dont le parcours n'apporteraient rien de pertinent à la visée de notre objet de recherche (un peu comme la théologie négative !).

Deux croyances sont présentes au premier plan, plus présentes que mes autres croyances, la croyance sur la lune et la croyance sur ma relation avec l'enfant (je ne prends pas en compte la croyance de Gabriel qui ne relève pas de ma subjectivité). J'ai verbalisé la (les) croyance(s) sur la relation avec l'enfant, dans le grand groupe, en réponse à des questions qui m'ont été posées²¹. Il est vrai que cet épisode et d'autres ont contribué à restaurer avec Gabriel une relation difficile. Il y a d'une part à l'œuvre ma co-identité de celle qui aime transmettre de la connaissance, mais aussi ma co-identité de grand-mère. La barque de l'émotion est donc bien chargée, mais ce n'était pas ce que je visais dans mon évocation où j'avais écarté le registre de l'émotion. Si je veux décrire ce croire, il faut donc suspendre tout ce qui touche à ma relation avec Gabriel pour regarder mon rapport subjectif à « je crois » quand je crois que la lune est dans la même phase toute la nuit.

Dans la discussion qui a suivi, il y a eu des questions sur la genèse de la croyance de Gabriel ? Et de la mienne ? Les réponses à ces questions ne contribuent pas à la description de l'objet d'étude. Pour questionner l'objet, il faut donc maintenir en prise la relation au fait de croire (que la lune est dans la même phase toute la nuit) dans la situation spécifiée, au moment où ce croire est présent (au moment

²¹Les croyances relatives à ma relation avec Gabriel étaient restées en arrière plan pendant la phase de travail précédente, celle du remplissement intuitif.

où il émerge ? au moment où il est actualisé ?). Pierre m'a proposé une petite explicitation et a écarté les autres croyances en me focalisant sur le croire de la lune : « Je te propose de rester sur la relation que tu entretiens avec ce savoir sur la lune, même si c'est moins important pour toi... ». Je n'ai pas eu de mal à donner mon accord car cette visée est celle qui intéresse mon identité de co-chercheuse à Saint Eble (c'est celle que j'avais initialisée toute seule un moment avant).

Qu'est-ce qui est à décrire ? Les traits descriptifs d'un « croire » sont les traits habituels d'un vécu c'est-à-dire ego, noème, noèse, état interne, co-identités, modes d'activité, degrés d'intensité, localisation(s) corporelle(s), tonalité émotionnelle. On peut se demander quel est le degré de doute ou de certitude, quelle est la nature du critère. Et il y a peut-être d'autres espaces catégoriels à ouvrir en fonction des descriptions produites. On peut aussi décliner des catégories descriptives pour l'état interne, par exemple mouvement, densité, continuité, tonalité, valence, localisation, modalités sensorielles, consistance, intensité, rythmicité.

Je retiens quelques relances possibles :

Quand tu te remets en contact avec le moment où tu crois que..., quelle est la manière dont tu crois à ce que tu crois ?

Comment tu es quand tu crois que... ?

Est-ce que d'autres choses t'apparaissent pour décrire ce qui est à décrire ?

Qu'est-ce qui fait que tu crois ça ? Qu'est-ce qui fait que tu en es certaine ? D'où te vient la certitude ? (Recherche du critère) ?

Pierre me propose ensuite de me remettre dans cette situation passée : « S'il y a une Maryse à côté de toi..., si une partie de toi surplombe la situation..., qu'est-ce qu'elle dirait par rapport à ce que toi, tu crois ? » (Utilisation du témoin).

1.5. Mode de travail pour la suite de l'Université d'Eté

Nous alternons les phases de travail en groupe de quatre et les phases de travail en grand groupe. Chaque petit groupe choisit sa façon de travailler, Pierre nous invite à y inventer, à y essayer, bref à y chercher ensemble. Le travail est sérieux, souvent passionné, la récolte et les confrontations sont riches quand nous revenons au grand groupe. Pierre apporte des informations complémentaires, les petits groupes présentent leurs travaux et leurs questions de façon très synthétiques (ce qui n'a pas toujours été le cas les années précédentes), nous retournons au travail en petits groupes avec des réponses, de nouvelles idées apportées par les autres et des nouvelles relances à tester ou à éviter.

1.6. Dans mon groupe de quatre

Nous commençons par échanger sur nos exemples en les commentant. Très vite nous décidons de faire un premier entretien exploratoire, juste pour voir, et pour ajuster ensuite selon les informations obtenues. Nous sommes quatre, nous décidons d'en profiter pour mener des entretiens d'explicitation et quitter provisoirement l'auto explicitation. Celles qui seront dans le rôle de B auront pour tâche de garder la visée de l'objet d'étude. Les deux observatrices pourront demander une suspension de l'entretien pour évaluer, suggérer, proposer de changer de B. A pourra interrompre si elle se sent malmenée ou mal accompagnée. Nous pourrons toujours compléter en auto-explicitation si nécessaire quand nous serons rentrées chez nous. Nous sommes d'accord pour aller tout de suite vers l'expérientiel et discuter ou modifier après selon les réponses obtenues.

1.6.1. Premier entretien (mardi matin)

Le premier entretien se fait entre Claudine (A) et Nadine (B). Claudine choisit une situation spécifiée où un « je crois » est à l'œuvre et c'est parti. Je n'entre pas ici dans les détails de notre travail ni dans le contenu des « je crois », je note seulement quelques points importants. Les questions méthodologiques et théoriques issues de ce travail de petit groupe feront (je l'espère) l'objet d'un travail d'analyse détaillée après le décryptage des protocoles enregistrés.

A un moment repéré comme moment où le « je crois » de Claudine est là, présent et actif, Claudine dit que « il y a une détermination terrible », que « ça la guide ». Nadine questionne ce guidage et Claudine fait un geste, les bras et les mains tendues vers le bas, paumes tournées vers le haut. Nadine l'arrête et la maintient très fermement sur ce moment et sur ce geste. Il faudra regarder de près les relances de Nadine. Il faudra qu'elle nous explique ce qu'elle a fait qu'elle sait si bien faire. Elle conduit l'entretien

avec une main de velours dans un gant de fer. Elle ne lâche pas Claudine, elle la maintient avec des « Reste là », « Ne bouge pas » tout en reprenant son geste de façon insistante. L'effet produit sur Claudine l'amène à dire « C'est là... un socle, ça déclenche les déterminations, ...le socle est là, il ne se questionne pas, ...comme une grosse pierre pas régulière, posée là », (par son geste, elle montre un endroit devant elle, vers le bas). Nadine continue à la maintenir dans ce moment, toujours avec des relances verbales et la reprise du geste. Plus tard, Claudine évoque « la force entre le socle et tout le reste, tout ce qui se passe, passe par là... Je suis au service de ça », elle parle aussi de « soumission ». Dans la discussion qui suit l'entretien Claudine retrouve une situation spécifiée où ce « je crois » était en train de s'installer et remarque que son croire n'avait pas la même force ni la même intensité. « Je n'avais pas la perception d'un socle ; il n'était pas là ».

Dans le bilan de fin de phase de travail en petit groupe, nous notons que nous avons le contenu du croire de Claudine, le déclencheur de ce croire, une bonne description à travers le geste et son déploiement, des informations sur l'état interne de Claudine et la co-identité de la Claudine qui croit à ce moment-là. Claudine ajoute « Je suis en contact avec moi, mais pas en évocation de mon croire, pourtant le spécifié est présent parce que je peux y aller à tout moment (voir la clarification qui s'est faite sur ce point dans l'article de Claudine²²).

1.6.2. Deuxième entretien (mardi, 15 heures)

Après un moment de travail en grand groupe, nous revenons en petit groupe. Toujours dans la dynamique de privilégier l'expérientiel, nous décidons de faire un deuxième entretien entre Mireille (A) et Claudine (B). Mireille choisit une situation spécifiée où son « je crois » est présent et actif. Au cours du questionnement de Claudine relayée par Nadine à la fin, il apparaît deux gestes associés à deux localisations corporelles et à deux co-identités de Mireille, l'une qui est *passion* (avec les signifiants internes suivants : assurance, certitude, chaud, fort, puissant, coloré, plutôt rouge, pas bordé), l'autre qui est *sourdine* et qui retient. Apparaît aussi une troisième co-identité, qui n'a pas de nom et qui est *celle qui est traversée* (par tout ce qui bouge, par ce qui se passe autour d'elle, par la vie). Suit un moment un peu chaotique de discussions entre Nadine, Claudine et moi, où nous oublions complètement notre Mireille, coincée dans sa situation spécifiée. Elle nous dit gentiment qu'elle n'en a pas souffert, que c'est le jeu de la co-recherche. N'empêche ! Quand même ! Mais nous devons nous arrêter pour prendre le temps du petit bilan pour le grand groupe.

Ce bilan fait apparaître que nous n'avons pas pu saisir le moment précis où la croyance s'actualise et qu'il faudra donc y revenir. Il y a bien une croyance, le croire est à l'œuvre (mais à partir de quand ? nous ne le savons pas), nous relevons les informations obtenues pour décrire (au moins partiellement) le croire de A. C'est alors que Mireille dit : « J'étais reliée à ces moments, je pouvais y retourner, je n'étais plus dans la situation spécifiée ». Tilt ! C'est presque la même chose que ce qu'a dit Claudine. Elles se mettent d'accord sur la formulation, nous notons pour le rapporter au grand groupe (voir le détail dans l'article de Claudine).

Nous listons aussi quelques moyens à notre disposition pour que A décrive son évocation, installation d'un témoin, relances en « elle » ou en « Mireille », passage par le symbolique.

Comme le raconte Claudine dans son article, nous intervenons dans le grand groupe pour demander de l'aide au sujet de cet état bizarre où se sont trouvées Claudine et Mireille. Quand elles sont là, où sont-elles ? Et nous n'avons pas perdu notre temps, car nous avons eu une belle réponse qui ouvre de nouvelles questions (Voir l'article de Claudine et le paragraphe 2.3).

1.6.3. Troisième entretien (mercredi après-midi)

Mercredi matin, nous avons eu un long moment de travail en grand groupe, moment de travail de grande qualité, avec beaucoup d'apports et d'échanges. Nous en sortons fatiguées mais dynamisées pour retourner au travail expérientiel. Claudine reprend l'entretien avec Mireille, avec la ressource ramenée du grand groupe. Elle accompagne Mireille dans la situation spécifiée, réinstalle les gestes et les co-identités qui correspondent chacune, pour Mireille, à un ton de voix, à un rythme de parole ; et

²²J'assume le risque de doublons avec l'article de Claudine. Ce point est suffisamment important et intéressant pour que nous le racontions chacune dans notre registre, celui du témoignage pour Claudine, celui du compte-rendu pour moi.

le « je crois » s'actualise au moment précis où les trois co-identités se réunissent. A ce moment-là, Mireille dit « Je ». « Je n'ai plus besoin de garder la sourdine, l'autre je sais qu'elle ne va pas exploser, elle va faire son boulot. Je lâche, maintenant, on est d'accord, en harmonie, ça va se passer. Maintenant la formatrice est au clair. Il peut arriver n'importe quoi, ce sera accueilli. Je vais pouvoir avoir l'idée, le mot qui conviendra ». « Qui le dit ? ». « Les trois ».

2. Méthodologie d'accès à l'objet d'étude et état actuel des questions

(à la fin de l'université d'été... et avec la distance prise par l'effet du compte-rendu).

2. 1. Questions générales

Les questions générales présentes dans tous nos travaux de Saint Eble se résument en trois questions principales :

Comment accède-t-on à la description d'un croire ?

Quelles sont les catégories de cette description ?

Comment accompagner l'interviewé ?

2. 2. Déploiement des questions générales

Comment entrer dans le questionnement ? En partant d'une situation spécifiée d'un croire, ou à partir de la formulation d'une croyance dans une situation spécifiée ?

Peut-on faire varier les propriétés dans les relations que la croyance entretient avec l'état interne ? (Un peu comme la variation des sous modalités en PNL, mais attention, ici il n'y a pas que des modalités sensorielles).

Comment attraper le moment précis où le « je crois » apparaît et comment rester sur ce moment, comment le déployer de façon synchronique ?²³ Ces questions concernent l'émergence de la croyance : s'agit-il de l'apparition de quelque chose de nouveau ou de l'actualisation d'une croyance établie ? Comment délimiter le moment de l'apparition ou de l'actualisation (juste avant que le croire soit là, agissant, adapté à la situation).

Quel sont les liens entre les co-identités et le croire ?

On peut questionner les formes de pensée associées : est-ce que c'est plutôt du raisonnement, ou plutôt des impératifs qui surgissent, ou encore autre chose ?

On peut chercher à décrire le processus du croire, on peut chercher si ce processus est du côté de l'efficience.

Les témoignages des petits groupes ont montré qu'il y a une multiplicité de croyances à l'œuvre en même temps et que certaines croyances sont emboîtées. Un « je crois » à l'œuvre dans une situation spécifiée peut-il être l'actualisation d'une croyance plus générale, plus englobante ?

Beaucoup de littérature concerne la différence, l'opposition même, entre croyance et savoir. D'un point de vue psycho phénoménologique, est-ce que « Je crois » versus « Je sais » se confondent dans ma subjectivité ? Y a-t-il des différences ? Si oui, lesquelles ?

Il y a des relances qui produisent l'effet souhaité, il y en a qui ratent complètement la cible. Signalons par exemple des relances comme « Est-ce que ta croyance est là ? », « Peux-tu décrire ton croire ? » ou même « Quelles sont les catégories, ou les propriétés, de ton croire ? ». Ces relances utilisent un langage catégoriel et proposent à A de diriger son attention vers les catégories de l'objet évoqué (le doigt qui montre la lune, voir l'article de Claudine). Si A est en évocation, il ne peut pas répondre sur son vécu (puisqu'il est dedans !), s'il sort de l'évocation, il ne peut plus répondre. Quel moyen avons-nous d'accompagner une prise de distance dans la situation spécifiée pour en conserver l'accès ? Nous avons à notre disposition l'installation d'un témoin, un questionnement utilisant il/elle ou le prénom de A (à tester et à vérifier), le passage par le symbolique (la technique du chapeau chinois, par exemple, qui consiste à demander « Et si c'était une fleur, ce serait quoi ? Et si c'était un animal, ce serait quoi ? etc. »²⁴.

²³Nous avons trouvé des réponses dans le premier entretien (entretien de Claudine) et dans le troisième entretien (deuxième entretien de Mireille).

²⁴A la question « Et si c'était une fleur, ce serait quoi ? », Mireille a répondu « Ça ne peut pas être une fleur, ce n'est pas bordé ». et cette réponse nous a donné une information.

Pour savoir quelles sont les relances ou, plus généralement, quel est l'accompagnement qui permet le maintien en prise de l'objet visé et l'installation dans une micro temporalité permettant d'interroger l'état interne de A, il faudra dépouiller les protocoles enregistrés. Ce point me semble particulièrement important. Je propose à tous ceux qui étaient à Saint Eble de documenter cette question à partir des matériaux recueillis (quelle relance ? quels effets produits). Une telle compilation pourrait être une suite féconde du travail de Saint Eble. Je vous renvoie aussi aux deux articles de Nadine, dans *Expliciter* n° 26, *De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle : décrypter les messages structurants*, et dans *Expliciter* n° 58, *Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires*. On y retrouve des relances pour faire l'arrêt sur image et le maintien en prise visant l'émergence du sens. Que pouvons-nous conserver, que faut-il modifier pour obtenir la description de l'état interne de A dans une situation spécifiée de croire ?

2. 3. La question de mon petit groupe

Je rappelle la question et je vous renvoie à l'article de Claudine pour illustrer ces propos : Mireille et Claudine ont décrit la même chose au moment où elles étaient absorbées dans la description de leur état interne ; elles n'étaient plus dans la situation spécifiée, mais elles étaient reliées à ce moment car elles pouvaient y retourner facilement aussi souvent qu'il le fallait pour aller y chercher de l'information. Où étaient-elles ?²⁵

Dans tout vécu singulier, il y a des couches multiples : conceptuelle abstraite, émotionnelle, imaginaire, agie par exemple. L'une de ces couches est l'état interne du sujet, état interne associé au vécu visé. Cet état interne apparaît dans l'évocation et dans la verbalisation à travers des signifiants internes. On peut dire que l'état interne est dominant dans le domaine de l'émotion. En est-il de même dans le domaine du croire ? La focalisation sur la description de l'état interne provoque de l'absorption chez l'interviewé et, dans ce cas, le retour à la situation spécifiée exige des formes spécifiques de questionnement. Pour illustrer ce point, je vous renvoie encore une fois à l'article de Claudine et je donne ici les explications que Pierre nous a envoyées par courriel en complément à nos échanges (dans mon petit groupe de quatre).

Il y a d'une part la structure temporelle du vécu, et la possibilité de fragmenter cette temporalité, nous sommes dans la dimension diachronique ; je peux aussi m'arrêter sur un fragment et déployer un questionnement qui, au regard de la petitesse du fragment, peut s'appeler une "expansion" ; nous sommes alors dans la dimension synchronique. Cette expansion peut porter sur

« en quoi ça consiste de faire cela ? », plan de l'action,

ou « quel est mon état interne dans ce moment là (le fragment retenu) ? »,

ou « qu'est ce que je crois à ce moment là ? »,

ou « à quoi suis-je attentif ? »,

ou « que puis-je décrire de mon corps à ce moment là ? »

ou bien en dépassant ce qui est donné : quel en est le sens, quel sens est contenu dans ce moment là ?.

Je peux décrire le présentifié, ce qui se dégage du présentifié, et cela pour toutes les couches descriptives que je peux imaginer du vécu ; l'entretien d'explicitation s'est spécialisé dans la description du vécu de l'action et la psycho phénoménologie dans la description de toutes les dimensions du vécu. Quant à la PNL, qui propose des techniques d'intervention, elle a pour but la mise à jour et le changement de certains aspects de ce vécu ; c'est le cas typiquement du rapport à la croyance et des techniques de recadrage par exemple, alors que le lying (Desjardins 1978) s'est spécialisé dans le vécu émotionnel, et la reconnaissance de ce revécu dans le présent.

2.4. Et enfin, la question du Jack Pot !

A terme (à long terme !), nos recherches devraient pouvoir documenter une réponse à la question suivante :

Croire est-il un acte ou un état ? ou autre chose (comme pulsion, tendance, motivation, potentialité, quelque chose qui fait agir, autant de mots et d'expressions apparus dans les compte-rendus des petits groupes) ? Y aurait-il un terme générique pour désigner ce croire ?

²⁵Claudine a répondu à cette question dans son article, je maintiens pourtant le paragraphe qui suit, compte tenu de l'importance de la question et... de la réponse !

3. Alors, Saint Eble 2007, un bon cru ?

Ces journées ont été magnifiques ! Passionnantes ! La question proposée par Pierre a été très vite adoptée et a déclenché une grande curiosité. C'est peut-être la raison de la rapidité de notre mise en route.

Pour moi, la question de départ est entrée en résonance avec des préoccupations professionnelles. D'abord, j'ai toujours essayé de mesurer le degré de certitude des réponses mathématiques de mes élèves par la question « Vous en êtes vraiment sûr ? Vous mettez votre doigt à couper ? Votre main ? Votre tête ? » J'ai toujours demandé aussi sur quoi s'appuyait leur certitude : « Qu'est-ce qui vous fait penser que... ? Qu'est-ce qui vous fait croire que... ? »²⁶ sans savoir nommer ce que je cherchais à faire décrire de leur « Je crois que c'est juste ». Ensuite, j'avais le sentiment que le « je crois très fort » et le « je sais » d'un élève sont difficiles à distinguer, d'où des interrogations et des recherches sur les fondements du savoir scientifique qui présuppose de croire à la méthode scientifique et à la preuve, ou de connaître (et d'accepter) - comme c'est le cas en mathématiques - les règles du jeu mathématique. Dans mon groupe de recherche en didactique des mathématiques à Nice, nous distinguons depuis longtemps, chez les élèves le « Je le crois parce que le professeur le dit » (soumission à l'autorité du maître) du « Je le crois parce que je l'ai démontré, ou parce que j'ai compris la démonstration proposée » (soumission à l'autorité interne des mathématiques). Maintenant je pourrai sans doute aller plus loin dans la distinction et la description de ces deux façons de croire. J'ajouterai enfin qu'à Nice nous avons souvent questionné les croyances qui sont derrière les présupposés des théories didactiques que nous avons développées. Et je me suis aperçue récemment, en écrivant sur ce sujet, que ces croyances semblaient accrochées au plus haut niveau de l'échelle des niveaux logiques de Dilts. Pour toutes ces raisons et bien d'autres, j'avais très envie d'aller voir un croire de près, en entrant le plus vite possible dans le travail expérientiel. Avec l'espoir de trouver quelques nouvelles poignées conceptuelles pour attraper les phénomènes.

Mais revenons à Saint Eble où nous étions dans le lâcher prise, la créativité, la confiance avec, parfois, une pincée de non orthodoxie, pour voir... Cette liberté de travailler selon notre gré n'a pas de prix et... ça paye ! Il me semble que, collectivement, nous avons beaucoup produit et il faudrait qu'il y ait retour de toutes ces découvertes, de toutes ces petites pépites.

Je trouve que notre groupe²⁷ entre dans une phase de maturité par rapport au travail de co-recherche. Les acquis théoriques et méthodologiques se stabilisent, deviennent efficaces. Ce ne sont pas quelques individus qui progressent mais tout le groupe. J'en veux pour preuve la qualité du travail de chacun(e), l'inventivité et la pertinence des stratégies de recherche, l'autonomie des petits groupes qui ouvre à la variation, la richesse des échanges. Et nous y gagnons en efficacité dans le grand groupe. Nous sommes en train de nous approprier collectivement la psycho-phénoménologie, tout simplement !

Pour conclure provisoirement :

Il y a eu un bon équilibre entre le travail en groupe de quatre et les feed-back, nous avons pu nous approprier des stratégies de recherche, des questions, des façons de faire apportées en grand groupe. Il y a eu beaucoup d'échanges dans la densité d'écoute propre au GREX en général et à Saint Eble en particulier. Mais, au risque de pratiquer l'oxymore, je dirai que cette densité était fluide, porteuse, stimulante. Les témoignages et les questions étaient précis, synthétiques, pointus. Comme s'il y avait une accélération et un approfondissement des processus de travail de la co-recherche à Saint Eble. Si l'université d'été était une fusée, cette fusée serait en pleine accélération, elle s'enfoncerait très profondément dans l'univers à explorer, elle serait belle et brillante et elle ramènerait sur terre une grande quantité d'informations à dépouiller.

Nota bene

Notre quête de la description de la subjectivité nous amène à travailler sur des sujets très privés en entretiens ou en auto-explicitation. Il est facile d'en parler à Saint Eble, ou au séminaire, là où la confiance réciproque est acquise. Serons-nous tous d'accord pour publier dans *Expliciter* ? Il y a sûrement une forme à trouver là aussi.

²⁶Et évidemment, ces questions que je pose aux élèves, je me les pose aussi !

²⁷Je parle du groupe de co-recherche de Saint Eble qui n'est pas toujours formé des mêmes individus, mais qui, en tant que groupe capitalise les acquis de l'expérientiel, du méthodologie et du théorique.